

LEROND ENTEND DES VOIX.

Dix-sept morts, plus de trente blessés ! Thorinnes a vu un des plus épouvantables spectacles qui soient : quelque chose de pire qu'un champ de bataille. Car, sur un champ de bataille les victimes sont des hommes armés, que la mort ne surprend pas, qui sont abattus dans la fureur de tuer les autres. Ce ne sont pas des pères de famille inoffensifs, des femmes, des enfants.

Et puis, les armes les plus meurtrières ne doivent pas faire d'aussi atroces blessures.

On ne doit rien voir, sur un champ de bataille, d'aussi affreux que ces corps où manquent des membres arrachés, ces débris humains en bouillie, ces troncs sans tête, ces poitrines défoncées et ouvertes. On ne peut y entendre d'aussi horribles

cris, d'aussi poignants désespoirs. On n'y trouve pas de petits enfants accrochés aux cadavres de leurs mères, pas de parents hagards devant les cadavres d'enfants qui ne leur diront plus jamais : papa ! maman !

On ne doit pas, sur un champ de bataille, aller déterrer, sous une montagne de décombres croulants et qui brûlent, de misérables blessés qui hurlent vainement au secours, dont aucune puissance ne peut arrêter le supplice.

On n'y voit rien de comparable à la file des cadavres qu'on a rangés dans la salle d'attente de la gare de Thorinnes :

Une dame inconnue, une épouse et une mère sans doute, un peu de sang seulement filtrant d'une oreille, l'air reposé, presque souriante, le cœur écrasé, croit-on, dans la poitrine ;

Les restes méconnaissables d'un pauvre bébé qui a été aplati entre deux cloisons de wagon ;

Un ouvrier, qui a eu la moitié du corps carbonisé et dont la tête manque ;

Une femme encore, qui a eu le ventre ouvert et le bras droit arraché ;

Puis un torse d'homme, dont les jambes coupées à la hauteur des cuisses ne tiennent plus qu'à quelques filaments de chair.

Et ainsi de suite, tout autour de la salle...

Il y en a dix-sept, dans un grotesque et affreux désordre, leurs vêtements ayant été mis en loques dans la catastrophe ou arrachés par les médecins



Dix-sept morts, plus de trente blessés... (page 120).

pressés d'examiner leurs blessures. Beaucoup ne sont que des restes méconnaissables d'êtres humains. On n'a pas retrouvé leurs membres arrachés ; mais on a rassemblé dans un coin un amas de ces débris affreux, qu'on ne sait auxquels rattacher, qui appartiennent peut-être à des blessés vivant encore ailleurs.

On attend des draps pour couvrir ces morts dévêtus et ces chairs déchiquetées. On aperçoit, sur de monstrueuses plaies, des pansements appliqués à la hâte par des médecins qui, à défaut de matériel de secours, ont arraché le velours et le crin des banquettes pour en faire de la ouate et des bandes, raclé des éclats de bois pour les convertir en attelles.

Des étrangers affolés arrivent, demandent des nouvelles des victimes, reconnaissent des morts, poussent des gémissements, ou parcourent les maisons où ont été déposés les blessés, cherchant leurs proches.

L'express venant de Marembaix croisait, le matin, à Thorinnes, un train de banlieue qui l'attendait sur une voie d'évitement.

L'express prenait la voie principale, sans ralentir ; Lerond n'avait aucune manœuvre à faire pour lui livrer passage. Mais dans l'après-midi il devait aiguiller sur la voie d'évitement un train ordinaire qui s'y garait pour laisser passer l'express roulant en sens inverse.

Un matin, comme l'express arrivait, il se préci-

pita sur son levier, mais la réflexion l'arrêta à temps :

— Merci ! se dit-il, j'allais en faire une belle !

La distraction avait failli, en effet, lancer l'express à toute vapeur sur le train, toujours bondé, qui attendait dans la gare, au delà de la courbe.

Lerond fut profondément impressionné en pensant au malheur qu'il avait failli occasionner. Lorsque l'ordinaire passa devant lui quelques instants plus tard, lorsqu'il vit les voyageurs qui le regardaient avec indifférence par la portière — il y avait un petit enfant qui le montrait du doigt — il lui sembla étonnant que l'existence de ces gens eût dépendu d'un seul mouvement de lui, et qu'ils ne parussent pas se douter de l'influence capitale qu'il pouvait exercer, lui, simple aiguilleur, sur leurs destinées, de l'importance de ses fonctions.

Cette idée l'obséda. Elle se renouvela chaque fois que le train passa devant lui.

Ce qu'il admira, c'est qu'une rencontre aurait fait, sans doute, autant de victimes parmi les voyageurs de l'express que parmi ceux du train populaire.

Lerond n'aimait pas les voyageurs de l'express, qui était un grand train international. Il ne les connaissait pas : c'étaient des étrangers, venus on ne sait d'où. Mais il leur trouvait des airs rogues, hautains, méprisants. Ils auraient bien dû le considérer avec plus d'égards, lui qui tenait leur vie entre ses mains !

Ils ne le valaient peut-être pas, après tout. De quel droit, alors, voyaient-ils tant de pays, tandis qu'il était attaché à son vieux wagon comme un chien à sa niche?

Pourquoi voyageaient-ils à l'aise dans ces grandes voitures capitonnées et moelleuses, à larges glaces et d'un luxe insolent, tandis qu'il n'avait pour tout logement qu'une mauvaise caisse à petites fenêtres sales, dans laquelle il gelait en hiver et étouffait en été, dont l'eau des pluies traversait la couverture et pourrissait le plancher?

Le wagon-restaurant, surtout, énorme et couvert de dorures, le révoltait, muni de glaces encore plus grandes que les autres, comme pour étaler ses bombances et ses richesses. La vaisselle et les surtoutos dorés des petites tables, les bouquets de fleurs dans les verres, les serviettes plissées en formes savantes, les casseroles argentées, la multiplicité et la variété des verres et des bouteilles, les serveurs en livrée circulant avec des mets étrangement parés sur les grands plats lui révélaient une vie de jouissances raffinées qu'il ne s'expliquait pas, qu'il ne connaîtrait jamais.

Quand c'était la fin du repas et que les étrangers, repus et le sang à la tête, fumaient des cigares, renversés sur leurs chaises ou accoudés sur les tables devant le désordre des bouteilles vides, il les prenait en aversion.

Était-il juste qu'ils goûtassent tant de plaisir pendant qu'il vivait de pain gris, de pommes de

terre et de lard, dans son cachot de rochers?

Il s'était mis en tête qu'un pareil convoi devait transporter une grande somme d'iniquités et que s'il lui arrivait un accident, il resterait bien assez de mauvais riches sur la terre.

Cela le ramenait à son idée favorite : que si le train de luxe allait se jeter sur le train des ouvriers et des paysans, les riches seraient écrasés aussi bien que les autres, peut-être en plus grand nombre que les autres. Peut-être même un miracle se produirait au profit du train pauvre, qui sortirait sain et sauf de la collision.

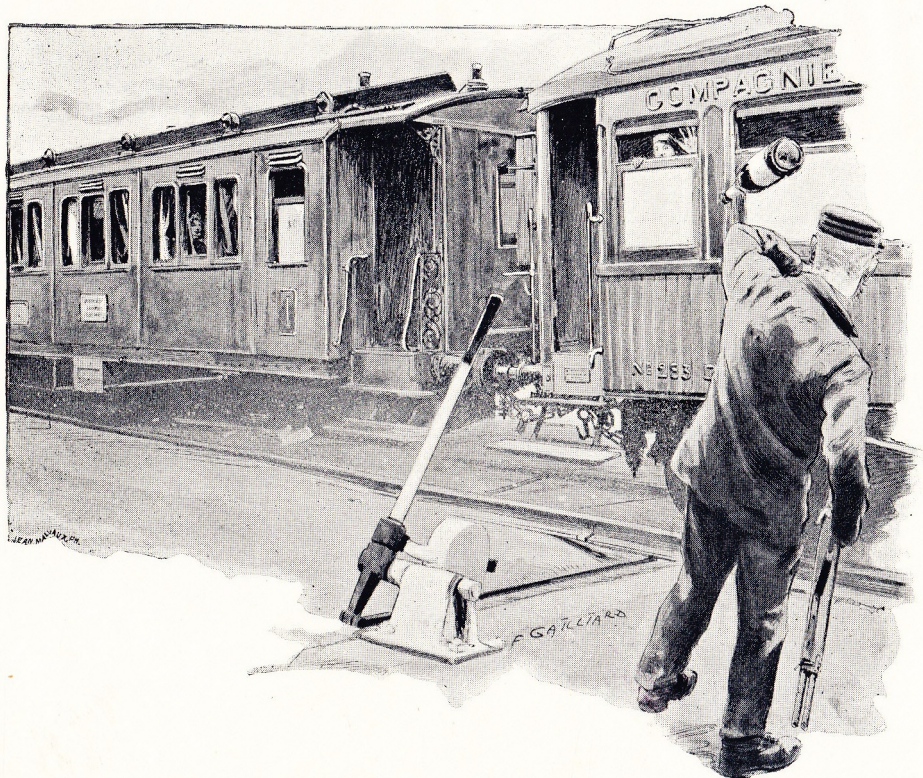
Cette éventualité le séduisait entièrement. Il finit par se persuader que cela devait être, que cela *serait*.

Alors il se sentit plus grand et plus puissant que ces personnages dont l'orgueil le dédaignait et qu'il pouvait envoyer à la mort d'un seul mouvement de son levier. Ce levier lui parut doué d'une vertu extraordinaire; il le compara à l'épée d'un archange qu'il avait vu dans son enfance, sur un tableau d'église, précipitant les démons dans l'abîme. C'était une arme dont il disposait, lui, Lerond, pour punir les méchants.

Une fois, une bouteille, lancée par une portière ouverte de l'express, l'atteignit au front et le blessa cruellement. Il lui sembla que c'était un signe, et la tentation d'accomplir le miracle qu'il rêvait grandit en lui.

— Il faudrait les punir, se dit-il à haute voix.

Il fut étonné d'entendre le son de ses paroles se



Une fois, une bouteille lancée par une portière... (page 124).

prolonger. Elles semblaient avoir une existence au dehors de lui-même, comme s'il n'était plus seul à les prononcer.

Le lendemain, comme il était à côté de son levier, au moment où l'express arrivait — il avait déjà bu sa ration de genièvre — il entendit très distinctement les paroles murmurées derrière lui, sans qu'il eût ouvert la bouche. Il se retourna, effrayé, et ne vit personne. Il eut peur : qui pouvait avoir parlé ?

Mais la voix revint tous les jours et il se familiarisa avec elle ; elle ne murmurait plus, elle parlait de plus en plus haut, de plus en plus ferme. Il comprit qu'il avait été choisi pour accomplir quelque chose de grand et de juste.

Mais quand ? La voix devait lui donner l'ordre formel. Elle grossissait, devenait impérieuse, et il s'irritait contre Mélie qui ne l'entendait pas, qui le suppliait de ne pas l'écouter et de ne plus boire.

Il avait conscience de sa gloire d'élu. Il n'attendait qu'un mot pour agir. Pendant plusieurs jours, alors, la voix déclara :

— Il faudra les punir demain !

Lerond ne le dit pas à Mélie, de peur qu'elle ne le trahît.

Enfin, la voix prononça :

— Aujourd'hui !

L'express arriva : la voix tonnait. Lerond saisit son levier et lorsque la locomotive ne fut plus qu'à trois tours de roue, d'un geste décidé, il changea l'aiguille.

Tout dévia. Il vit l'effarement du mécanicien qui

se retournait vers lui en levant les bras, puis se précipita pour renverser la vapeur... Le train disparut derrière la paroi de rocher. Il n'y eut plus rien qu'un grand bruit et des cris perçants.

Lerond restait en extase, tandis que la voix répétait :

— Il fallait les punir!...

Mais il y eut autant de victimes dans le train pauvre que dans le train riche, car ce n'était que la voix sinistre de la folie qui hurlait dans l'imagination de l'alcoolisé. Cent familles étaient en deuil, et ces désespoirs et ces souffrances atroces criaient vengeance au ciel.

Il résultait des témoignages de Mélie que Lerond avait vidé, pour arriver à entendre si bien les voix, plus d'un mètre cube d'alcool.

Le jour de l'accident, Monsieur et Madame s'aperçurent que les bénéfices par eux réalisés jusqu'alors représentaient juste, tous frais déduits, ce que leur avaient coûté la construction, la décoration et l'ameublement de l'Établissement.

L'enterrement des victimes attira quantité de monde à Thorinnes, et le *Diable Vert* fit une belle recette, car toute affluence lui profitait.

Mais qu'est-ce que Monsieur et Madame allaient faire de leurs bénéfices, maintenant? Trouveraient-ils jamais encore un placement aussi avantageux de leur argent que le jour où ils avaient eu l'idée de venir établir leur distillerie sur l'ancien cimetière?

EDMOND CATTIER



LA DISTILLERIE

DU

DIABLE VERT



J. LEBEGUE & C^{IE} ÉDITEURS
BRUXELLES



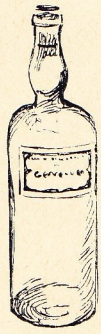
LE
CABARET

DU

Diab
Vert

PAR

Edmond CATTIER



ILLUSTRATIONS
DONT
13 PLANCHES HORS TEXTE
d'après les dessins
DE
F. GAILLIARD



PARIS
H. LE SOUDIER
174, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. Où il n'est pas encore question du Diable Vert.	1
II. Le père Grillard prophétise	15
III. Où le Diable Vert fait son apparition	21
IV. Le vieux cimetière déménage	29
V. Prochainement, ouverture!	33
VI. La conquête de Thorinnes	43
VII. Le père Grillard s'émancipe	55
VIII. La première victime	61
IX. Le <i>Diable Vert</i> prospère	67
X. Thorinnes prospère aussi	73
XI. Mathus fait le brave	83
XII. Pécot n'aime plus sa machine.	89
XIII. Catherine se console	93
XIV. Lerond se distrait	101
XV. La fin de la belle Catherine	107
XVI. Pécot se venge	113
XVII. Lerond entend des voix.	119
XVIII. La prospérité est à son comble	127
XIX. Le <i>Nouveau Diable Vert</i>	143
